

LOUIS TRUFFAUT

Pourquoi et comment faut-il réorienter la formation en traduction en Suisse?

Comme mon titre l'indique, c'est l'état de la traduction en Suisse et lui seul qui retiendra mon attention pour ce que j'ai à coeur de vous dire aujourd'hui sur les déficiences de la formation et sur quelques remèdes à méditer.

Mes propos pourront paraître durs à certains. J'aimerais éviter tout malentendu. Mon intention n'est pas de critiquer telle ou telle institution ou instance, n'est pas non plus de mettre des collègues au banc des accusés. Le constat sans complaisance que je vais exposer et les solutions que j'esquisserai s'expliquent, bien sûr, par la passion que j'ai pour la traduction et l'enseignement de la traduction, mais ils visent aussi à souligner les enjeux d'une traduction de qualité pour la Suisse.

Vous m'accorderez que les documents suisses, qu'ils soient officiels ou non, en trois langues - allemand/français/italien - souvent traduits dans tous les sens par le même traducteur, que les affiches, les brochures, les dépliants dans un français trop souvent, disons, exotique, souillent le paysage de la communication interculturelle, voire ridiculisent les institutions suisses. On observe en Suisse une vraie pathologie de la traduction dont il faut faire l'étude clinique et thérapeutique.

Si le monde était resté ce qu'il était il y a cinquante ans, la question de la réforme de la formation à la traduction se poserait quand même. Partons de quelques exemples qui attestent un malaise de longue date. Je ne les ai pas inventés: n'importe qui peut se procurer les textes d'où ils sont extraits. Les voici, en vrac.

Vous prenez à Genève le train de Berne. Vous vous installez dans le wagon-restaurant pour y boire un café. Le garçon vous apporte l'addition. Que lisez-vous à côté du montant que vous devez acquitter?

Ihre Quittung darf keine Korrektur und keine Originalschrift aufweisen.

Votre quittance doit être dépourvue de corrections et d'écriture originale.

Vous êtes membre de la SPA. Vous recevez une brochure où l'introduction oriente d'emblée vers la lutte contre l'élevage industriel:

Der schnellste Mensch und das stärkste Tier sind Vegetarier. Wussten Sie, dass die Überernährung mit tierischem Eiweiss ein ähnlich hohes Gesundheitsrisiko darstellt wie starkes Rauchen? Bei gekochtem und gewürztem Fleisch versagt der natürliche Abneigungsinstinkt und die Menschen essen sich krank.

L'homme le plus vite et l'animal le plus fort sont des végétariens. Saviez-vous que manger trop de nourriture contenant des grasses et des albumens animaux est

aussi nuisible à votre santé que fumer fortement? En mangeant de la viande cuite et aromatisée l'instinct humain de dégoût manque, et par conséquent les gens se rendent littéralement malades à cause de leur nourriture insalubre.

Vous êtes fonctionnaire d'un grand service du secteur public. Vous recevez une circulaire sur la nécessité d'informer de façon concise et pertinente:

Informieren heisst immer auch verdichten. Es ist die Kunst, aus Ochsen Bouillonwürfel zu machen. In diesem Fall heisst das: konzentrierte und doch schmackhafte, vollständige und doch verdauliche Kost für interessierte Köpfe.

Informier, c'est toujours concentrer. Au fond, c'est l'art de mettre un boeuf en conserve. Il s'agit plus précisément de produire un aliment pour l'esprit, à la fois concentré et appétissant, à la fois complet et digeste.

Veut-on mettre en garde contre de nouvelles coupures budgétaires dans le cadre de l'armée:

Weitere Kürzungen führen zwangsläufig zu einer schleichenden Aushöhlung der Armeeform.

Des restrictions supplémentaires conduiraient fatalement à une perte de substance rampante de la réforme de l'armée.

Et lorsque, récemment, le directeur général d'une des plus grandes entreprises suisses à peine remis des bouleversements causés dans ses services par l'Internet déclare: *Zum Internet kamen wir wie die Jungfrau zum Kinde* et que le traducteur francophone lui fait dire sous sa photo sur un magnifique papier glacé: **Nous sommes venus à l'Internet comme la vierge à l'enfant**, que penser? Je ne veux pas dire qu'on ne fait jamais de bonnes traductions en Suisse: beaucoup sont non seulement bonnes, mais excellentes. Seulement, on en fait beaucoup trop de mauvaises destinées à la publication.

Car ne croyez surtout pas que les exemples que je viens de vous donner soient des exceptions. Innombrables sont en Suisse les documents où vous ne relèverez aucune faute de langue mais qui regorgent de calques ou de mésalliances de mot au point de les rendre cocasses, voire incompréhensibles: c'est bien souvent de l'allemand sur support syntaxique français minimal, c'est du frallemand, c'est le français fédéral. C'est, hélas, souvent le français de l'Etat.

Le florilège est affligeant. Il faut savoir que ces textes traduits, officiels ou non, circulent tous azimuts, s'affichent partout, vous attendent à l'hôtel, vous agacent dans la rue, s'imposent dans les lois et règlements, s'offrent à vous dans le hall d'une grande banque, sont repris en tout ou en partie par la presse. Bref, toute cocasserie mise à part, on affiche l'incompétence, on agresse le francophone de bon aloi, on amuse l'étranger, on ridiculise l'institution. C'est ainsi que se crée un malaise ambiant qui aggrave la fracture culturelle dans ce pays, car une majorité silencieuse est blessée.

Devant pareil constat, on peut se demander ce qui se passerait dans une situation d'extrême gravité exigeant une communication bilingue fiable et claire, une situation de catastrophe, par exemple? Il semble que les autorités compétentes aient tout prévu.

Ecoutez plutôt. Les pages 28 et 29 de la brochure du Service sanitaire coordonné, N. 3, 1990, sont consacrées aux 10 règles d'or à observer dans les situations d'urgence. L'alinéa f, portant sur les traductions dit expressément, version française:

Il arrive que dans les cantons bilingues, les documents relatifs aux situations d'urgence soient rédigés en deux langues, ce qui peut être justifié par le principe. Cependant, il n'y a aucune obligation à le faire, tant il est vrai qu'en cas de crise, tout le monde sait l'allemand.

Trêve de plaisanterie... Que laissent entrevoir les traductions que j'ai citées en commençant? Je m'en tiendrai à trois réflexions. Première réflexion: beaucoup de ces traductions sont faites par des non-traducteurs. C'est grave.

A la décharge des responsables, il faut reconnaître que la raison en est souvent le volume des textes à traduire ou la pénurie de professionnels de la traduction. Mais explication ne vaut pas excuse. L'expérience prouve tous les jours qu'on ne devrait jamais confier de traductions à des non-traducteurs.

Or en Suisse tout le monde peut s'improviser traducteur ou se voir appelé à l'être, convaincu qu'il suffit pour traduire de transférer une langue dans une autre. Combien de traducteurs, qui attirent l'attention de leur chef sur la difficulté d'une traduction, ne s'entendent pas dire: «Vous êtes francophone, vous savez l'allemand. Où est le problème?». Fait significatif: sous quelle rubrique range-t-on la traduction en Suisse dans tous les documents officiels? Sous la rubrique «langue». Quand verra-t-on enfin *traduction* et *traducteur* figurer parmi les filières et les professions au même titre que *droit* ou *économie*, *juriste* ou *économiste*, par exemple?

Mais le problème posé par le volume des traductions demeure. Il ne sera pas résolu par des pleurs et des grincements de dents. On peut même prévoir qu'il va s'aggraver. Alors pourquoi ne pas initier à la traduction des spécialistes de tel ou tel domaine, plutôt que de laisser les uns et les autres barboter dans le marécage linguistique. Si l'on réfléchissait sérieusement à mettre sur pied, avec les ressources technologiques dont on dispose aujourd'hui, un programme pour leur apprendre l'approche et la démarche fondamentale de la traduction professionnelle?

Deuxième réflexion: beaucoup de traductions en français sont faites par des non-francophones. Il suffit de lire dans la presse les annonces de services ou d'entreprises qui *cherchent* (sic!) des traductrices trilingues capables de traduire dans tous les sens *des textes difficiles* (encore sic!) et qui soient *résistantes à la pression* (toujours sic!). Traduire en français quand on n'est pas francophone, c'est encore plus grave que de traduire quand on n'est pas traducteur. S'est-on seulement interrogé sur les conséquences, sur le coût de cette absurdité?

Un exemple: une commission d'experts francophones doit siéger pour l'attribution d'une bourse à un scientifique dans un domaine de recherche particulièrement important, mais les documents sont en allemand, et dans un allemand, disons, opaque. En catastrophe, on demande à la secrétaire «bilingue», mais germanophone, d'en faire une traduction la veille de la réunion. La traductrice improvisée s'exécute. A l'heure dite, les membres de la commission se réunissent. Ils ressortent vingt minutes plus tard: la version française étant incompréhensible, on a tout simplement mis fin au débat, supprimé le projet et renoncé à la bourse!

Mais, me direz-vous, tout traducteur bien formé doit aussi savoir traduire dans une autre langue que sa langue maternelle ou de culture. Non, deux fois non! Ce refus catégorique n'est en rien motivé par un esprit corporatiste. Trois secondes de réflexion suffisent pour le comprendre: la traduction est une opération sur le sens et non sur la langue. Or la langue maternelle est la seule qui permette la concentration sur le sens. Quelles que soient les connaissances linguistiques, on est toujours inférieur à ses destinataires allophones quand on traduit dans leur langue, car on se concentre alors forcément sur la langue. On le voit, hélas, tous les jours dans la correspondance, dans les modes d'emploi, dans les circulaires, dans les avis placardés dans les espaces publics - autant de textes bien souvent traduits par des secrétaires naïvement baptisées bi-/tri-/quadrilingues, dont les traductions portent la marque d'un strabisme linguistique à vous donner le tournis. Comprenez-moi bien: ce ne sont pas les secrétaires qui sont en cause, ce sont les responsables dans les deux acceptions du mot.

Petite réflexion incidente à l'adresse des instituts de formation, universitaires ou non: il faut rayer le thème - l'exercice de traduction dans la langue étrangère - des programmes de formation à la traduction professionnelle, précisément parce qu'il brouille les cartes. Le thème, qui est un exercice de langue destiné à vérifier les connaissances linguistiques, a sa place dans un programme de faculté des lettres. Il y a d'autres moyens pour assurer un perfectionnement des langues passives qui soient en accord avec la finalité de la formation à la traduction. Soyons cohérents.

Troisième réflexion: beaucoup de ces traductions sont faites par des diplômés de l'université, titulaires d'une licence de lettres, voire d'un diplôme de traduction. C'est gravissime.

Le grand malheur, c'est que, souvent, la traduction continue à être enseignée comme si elle était une activité de langue à langue, alors qu'elle est une activité de langage, c'est-à-dire de réexpression de message en situation avec la prise en compte de nombreux paramètres non linguistiques... Ce n'est pas la langue qui fait la traduction, mais le traducteur informé.

Le concept clef en traduction, c'est déverbalisation-reverbalisation - une notion dont, soit dit en passant, beaucoup de traducteurs n'ont jamais entendu parler. Qu'est-ce que **déverbaliser/reverbaliser**? Se détacher des significations du dictionnaire, ne pas transcoder, ne retenir des mots et des termes que l'information qu'ils envoient dans un contexte et une situation donnés pour la réexprimer conformément aux habitudes langagières des destinataires. Le traducteur digne de ce nom ne décalque pas des mots: il les élit - ou plutôt ils se présentent d'eux-mêmes - parce qu'ils s'insèrent de façon optimale dans un ensemble orienté, qu'on appelle le discours.

Le résultat du processus de transmission n'a pas les caractéristiques linguistiques du message original. Communiquer un message, ce n'est pas transférer une catégorie grammaticale d'une langue à une autre: c'est inventer - en francophone pour la version française - la réexpression du vouloir-dire de l'original. Il faut reconfigurer le sens aux conditions propres à celui qui le reçoit. La traduction est une organisation qui, réorganisant incessamment, produit un ordre nouveau sans altérer la substance de ce message.

Que les étudiants, que les praticiens en formation soient systématiquement invités à comparer après coup, sous la direction du formateur, l'original allemand et sa traduction

française pour qu'ils soient convaincus des raisons qui font qu'ils ne retrouvent pas les mêmes catégories linguistiques ou le même ordre d'exposition:

Heutzutage veraltet einmal Gelerntes sehr rasch. Es muss dauernd aufgefrischt und durch neues Wissen ergänzt werden. Die zunehmende Arbeitsteilung vergrößert den Grad der Spezialisierung. Ein Trend, der verstärkt wird durch den Zwang zur Fokussierung und zur Konzentration in den Märkten. Zudem fördern der vielerorts herrschende Verdrängungswettbewerb und die steigenden Ansprüche der Kapitalgeber diese Tendenzen. [...]	Le renouvellement constant des savoirs aujourd'hui, dû à une division du travail et, par là même à des spécialisations de plus en plus poussées, fait de nous d'éternels redoublants. Cette évolution est encore accentuée par la triple nécessité de cibler les marchés, de faire face à la concurrence et de satisfaire aux exigences accrues des bailleurs de fonds. [...]
---	---

On réduit ainsi les tentations du calque lexical ou syntaxique. On démontre aussi, le cas échéant, les différences entre les mécanismes linguistiques de l'allemand et ceux du français conduisant à une différence de représentation du réel - dans la perspective, bien entendu, de la traduction:

Er sah, wie die Vögel hoch am Himmel vorbeiflogen: il regardait les oiseaux passer très haut dans le ciel.

Je ne préciserai évidemment pas que les oiseaux passaient *en volant*, car ce qui compte, c'est l'actualisation sémique. Il ne s'agit donc pas de couvrir toute la surface conceptuelle du terme. Il ne viendrait à l'idée d'aucun francophone mentalement bien constitué de dire: je me suis levé *de la chaise où j'étais assis!* Que de foisonnements dans les textes officiels viennent de ce que le traducteur n'a pas appris, en tout cas pas suffisamment, que foison rime avec poison et que fidélité peut rimer avec stupidité. En traduction pragmatique - celle que l'on pratique au quotidien -, la fidélité n'est pas en amont (servitude par rapport à l'original) mais en aval (en fonction de destinataires qui, par définition, ignorent la langue de l'original).

Le grand traducteur de la Bible qu'est Eugene Nida nous a mis en garde: en traduction, plus vous êtes fidèle, plus vous risquez d'être infidèle. Il ne faut donc pas traduire: *sie sind glücklich verheiratet* par: **ils sont heureusement mariés!** (Gott sei Dank, sie sind verheiratet). La traduction n'est pas le produit d'un travail qui réduit la langue à la langue. La traduction est une activité de langage: traduire, ce n'est pas décalquer des mots ou des phrases, c'est comprendre pour réexprimer en vue d'être aussitôt compris et retenu (car nos lecteurs sont des gens pressés). Traducteur, je lis pour d'autres à qui je dois communiquer un message pour eux immédiatement compréhensible.

La question fondamentale qu'il faut poser sans cesse pour qu'elle devienne une seconde nature, c'est: quand je traduis quoi que ce soit, que se passe-t-il dans la «boîte noire», dans le cerveau où naissent et se convertissent les idées? Traduire est d'abord un processus *hors langue*. Il faut que les futurs traducteurs et tous les praticiens soient entraînés à échapper à l'hypnose des formes de l'original. Il faut leur apprendre à

distinguer systématiquement la signification et le sens, le vecteur et le message, le transcodage et la traduction.

Cette observation entraîne deux incidences méthodologiques.

1. Ne dispersons pas les efforts en voulant faire entrer dans la formation de base la traduction médicale, aéronautique, sidérurgique, météorologique et autre. Ce que les futurs diplômés doivent d'abord maîtriser, c'est la démarche mentale applicable à tout type de texte. Il faut leur inculquer jusqu'à satiété le processus mental qu'ils mettront en oeuvre le lendemain de l'obtention de leur diplôme dans tel ou tel domaine de spécialisation le plus souvent imprévisible. C'est à cette condition et à cette condition seulement qu'on formera un corps de traducteurs de bon aloi, qu'on assainira progressivement la profession.
2. Rien ne sert non plus de commencer par investir beaucoup de temps et d'énergie dans les nouvelles technologies et de gaver les étudiants de connaissances informatiques. Bien entendu, les aides informatiques à la traduction doivent leur être familières pour l'obtention du diplôme (Question: comment est-ce pris en compte dans l'évaluation finale?). Mais rien ne sert de plonger les débutants dans l'Internet où, faute du minimum de connaissances et de pré-savoir qui permet d'accéder vite à l'information recherchée, ils vont, comme aurait dit Rabelais, *labyrinthier*. Ne commençons pas par faire compliqué; le simple en traduction est déjà assez compliqué. Comme le dit avec humour l'une de mes brillantes collègues: ce n'est pas parce qu'un enfant a appris à marcher dans un parc qu'il ne saura pas marcher dans la rue ou dans la maison. En tout cas, mieux vaut ne pas commencer par la jungle pour lui apprendre à marcher.

Petit commentaire à décharge: qu'ils soient de vrais traducteurs, de vrais-faux traducteurs ou des traducteurs d'occasion, un grand nombre de praticiens francophones en Suisse travaillent en milieu alémanique. Ils ne baignent donc pas dans leur environnement linguistique «normal». C'est incontestablement, avec le temps, une circonstance aggravante qui explique la mauvaise qualité idiomatique des prestations.

Alors, là aussi, soyons cohérents: est-il raisonnable d'avoir un programme complet de formation à la traduction de 3 ou 4 ans en Suisse romande pour de futurs traducteurs germanophones et en Suisse alémanique pour de futurs traducteurs francophones? On m'objectera les avantages de la *cross fertilization*, de la *fécondation mutuelle*. D'accord pour une formation d'interprètes mais pas pour une formation complète longue à la traduction. Les nouvelles technologies offrent tant de possibilités de synergie. Peut-on imaginer que des étudiants anglophones, hispanophones et autres «-phones» viennent se former à la traduction en anglais ou en espagnol à Lausanne ou à Berne? On pouvait - on devait - le faire il y a une soixantaine d'années quand Genève était le seul institut à former à l'interprétation et à la traduction professionnelles de haut niveau. Mail il y a 60 ans!

La traduction est la grande méconnue dans l'opinion publique en Suisse. Mais, je tiens à rendre ici un hommage appuyé aux services compétents - du secteur public comme du secteur privé - qui font beaucoup pour la formation continue des traducteurs.

La formation continue permet à ceux qui ont reçu une formation à la traduction d'approfondir et d'actualiser leur savoir et donc d'améliorer leur savoir-faire. Malheureusement, les insuffisances dans la formation de base limitent parfois les effets bénéfiques, puisqu'il faut passer un certain temps à enseigner ce qui aurait dû l'être et qui ne l'a pas été. Il arrive donc que la formation continue soit partiellement une formation de base *bis*.

La formation continue permet à celles et à ceux qui sont venus à la traduction par génération spontanée de découvrir la démarche fondamentale de la traduction, de comprendre les mécanismes de leur activité et de réduire l'écart qui les sépare de ceux qui ont reçu une formation spécifique. Elle leur permet aussi de ne plus faire des traductions de myope, de prendre du champ par rapport à leur travail, d'être à l'aise. Incontestablement, la formation continue réduit les blocages, structure la pensée, accroît l'efficacité. Bref, elle rend le praticien intellectuellement plus disponible, elle lui permet d'accélérer son rythme de travail, elle lui permet de se sentir à l'aise dans son activité, elle le grandit.

Tout traducteur formé sur le tas devrait être instamment invité à faire cette expérience. On parle de promotion au mérite: le plus grand mérite pour un collaborateur d'entreprise n'est-il pas d'investir en temps et en effort pour accroître son employabilité? Mais, me direz-vous: et le coût de l'opération? En traduction, le coût ne se mesure pas d'abord en termes financiers: il s'évalue à l'aune du service rendu.

A ma connaissance, il n'existe pas encore en Suisse pour les formateurs eux-mêmes de programme de formation à la traduction - continue ou non. Dommage, car la formation des formateurs est la seule façon de traiter le mal à la racine.

Je vous disais en commençant que même si le monde n'avait pas changé depuis 50 ans, il faudrait quand même réformer la formation à la traduction. Or le monde a changé. Et ce ne sont pas les professeurs qui déterminent l'évolution de la traduction mais les conditions politico-socio-économiques. S'ils ne veulent pas trahir la confiance que les étudiants mettent en eux, les instituts de traduction se doivent d'accompagner au mieux, aux plans théoriques et pratiques, les changements qui modifient les conditions d'exercice de la profession. De quelle nature sont ces changements?

- A. Les changements, ils se lisent d'abord dans l'évolution des exigences des tests de recrutement auxquels sont soumis tous les candidats à un poste de traducteur, quels que soient leur bagage intellectuel, leurs titres, leur passé professionnel.
- a) Le test peut se limiter à une traduction de la langue étrangère dans la langue maternelle ou de culture (langue A). Il peut s'agir d'un texte long ou de plusieurs textes courts de nature ou de type différents.
- b) De plus en plus de services linguistiques, conscients de la variété des tâches qui leur incombent et soucieux de ne pas être pris au dépourvu, ajoutent volontiers deux épreuves aussi décisives que la première:

- une révision bilingue d'une traduction de la langue B dans la langue A. Parfois, deux révisions bilingues, la seconde à partir d'une traduction de la langue C, l'anglais.
- une révision monolingue d'un texte en langue A..

B. Il arrive aussi - cas encore rares - que l'on ajoute un entretien dans la langue B. On peut ainsi mieux connaître le comportement général et les réactions du candidat. Mais cet entretien n'est pas sans arrière-pensée: l'aisance d'un candidat dans l'expression orale permet une meilleure insertion (surtout dans une entreprise géographiquement ou administrativement alémanique) et, éventuellement, une participation occasionnelle à certaines activités d'affaires, comme l'aide à l'accueil d'hôtes.

Les exigences sont indéniablement diverses. Elles tendent à se diversifier et à s'élargir. Ne voit-on pas, ici et là, dans les plus grandes entreprises, apparaître des épreuves qui requièrent une compétence particulière: un commentaire sur la qualité d'une traduction et/ou d'une révision effectuée dans le service quelques jours avant le test?

Si l'on regroupe toutes les exigences classiques, récentes et embryonnaires, le bilan est imposant: le futur traducteur peut être testé sur son habileté à produire une traduction, sur sa capacité à repérer les défauts d'une traduction, sur sa maîtrise rédactionnelle, sur sa perspicacité pour accepter ou rejeter dans le minimum de temps - arguments à l'appui - les équivalences proposées par un collègue, sur la qualité orale de ses connaissances linguistiques, sur son bagage intellectuel qui lui assure la compétence, non seulement de juger de la qualité d'un produit, mais aussi de justifier avec rigueur, pertinence et cohérence par écrit ses critiques ou ses louanges.

On aura compris que l'évolution amorcée n'est pas gratuite. Cette exigence de polyvalence, de plasticité intellectuelle correspond, certes, au développement des besoins au sein de l'entreprise ou du service, mais elle est aussi induite par l'acceptation de mandats extérieurs les plus divers aux fins de rentabilité ou suite à des restructurations.

Apparaissent aussi des paramètres de nature plus personnelle, dûment pris en compte au moment de la décision: l'appréciation de la résistance au stress, de la capacité de gérer son temps et de répartir ses efforts, l'ensemble des épreuves se faisant dans un temps imparti.

On assiste à l'évidence à un changement du profil du traducteur «classique». S'impose progressivement un nouveau concept polymorphe de la traduction: adaptation rédactionnelle, publi-information, mise en page, révision, contrôle de la qualité. Sans parler de la compétence pour mettre en place un système d'assurance-qualité, dont Mme Christine Durieux vous entretiendra cet après-midi. C'est une nouvelle profession qui est en train de naître.

Oui, le monde a changé, les conditions et les situations de traduction ont changé aussi. Mais, à voir les choses de près dans les programmes et l'enseignement, les habitudes prises depuis des années par beaucoup de formateurs - dues souvent à leurs antécédents linguistiques - font qu'il est difficile de faire passer l'idée d'une réorientation de la formation. Et pourtant, pour plagier Edgar Morin, il est grand temps de réformer la pensée et de penser la réforme.

1. Le volume des traductions allemand/français/italien s'est considérablement accru, ai-je déjà dit, et va s'accroître. A telle enseigne que d'aucuns, irresponsables et pernicious, préconiseraient volontiers l'anglais comme langue véhiculaire unique. Le recours au tout-anglais doit être combattu pour deux raisons:

- d'abord, parce qu'en bonne logique il faudrait ne confier la traduction qu'à des anglophones, sous peine d'ajouter au British English, à l'American English, au Canadian English, à l'Australian English, à l'International English, etc....le Swiss English!
- ensuite, parce qu'au moment où tout est fait pour réduire les inégalités sociales, on créerait entre les citoyens l'inégalité la plus grave: l'inégalité d'accès à l'information. Usage de la langue et démocratie ont partie liée.

Mais, c'est vrai, le problème posé par le volume des textes à traduire est là et il faut le traiter avec sérieux. Il n'est guère possible d'exiger des traducteurs plus qu'ils ne font *dans les conditions d'aujourd'hui*. Les responsables devraient-ils demander aux rédacteurs d'être moins prolixes, d'avoir le souci de la clarté, de tenir compte - en termes de qualité rédactionnelle et de délai notamment - du suivi plurilingue de leurs textes? Peut-on décider que, pour certains textes, le traducteur ne produira qu'un résumé rigoureusement effectué, qu'un compte rendu où l'allègement du volume des mots n'altère en rien le sens? Il faut sans doute former autrement qu'on ne le faisait il y a encore 10 ou 20 ans. Où apprend-on à rédiger et à traduire pour Internet, par exemple?

Oui, il faut repenser, réorienter, réorganiser, élargir la pédagogie de base. Voyez ce qui se passe quotidiennement. Le traducteur est de plus en plus appelé à exécuter un travail dans l'urgence, en sachant gérer l'imprévu. Car, comment se présente le plus souvent dans un service la réalité qu'on n'enseigne pas?

Traducteur, vous êtes sur le point de quitter votre bureau. Vous avez déjà prévu les traductions à faire impérativement pour le lendemain. Et voilà que vous recevez 7 ou 8 pages d'un discours concocté à la va-vite en dernière minute par un supérieur sortant d'une réunion. A traduire en urgence, bien entendu. Un rapide coup d'oeil sur le texte vous apprend qu'une, voire deux, commissions siégeront le lendemain, dont les rapports devront aussi être traduits dans l'urgence. Que deviennent alors les textes urgents déjà rangés pour le lendemain matin près de l'ordinateur? C'est cela, le pain quotidien du traducteur. On est loin, bien loin de ces 2 fois $\frac{3}{4}$ d'heures universitaires, où l'on fait plancher les étudiants, phrase après phrase, sur un petit article de presse bien pensé, bien léché... quand ce n'est pas sur une page de littérature!

En fin de parcours, la formation devrait se faire, non sous forme de cours traditionnels mais dans le cadre de simulations, de vraies séances de travail de 3 heures, avec 15 minutes de pause au milieu, le formateur agissant à la fois en universitaire et en praticien. Encadrer une «équipe» comme formateur, c'est sortir du face-à-face scolaire professeur/étudiants: c'est répartir le travail, apprendre à gérer la recherche documentaire et le temps, enseigner le savoir-être dans l'entreprise ou le service, expliquer, amener à réfléchir, passer au crible, «collégialement» le produit fini.

Les exercices - toujours faits à partir de textes de la profession au quotidien - doivent être variés:

- variés quant au domaine et à la longueur (alternance entre un seul document pour les 3 heures, et 4 ou 5 documents courts sur des sujets différents);
- variés quant au rythme: la traduction rapide ou à vue, avec sa méthodologie appropriée, doit tenir une place importante. Le formateur veillera à démontrer pourquoi ce mode de traduction, outre le gain de temps qu'il induit, frappe par l'économie des moyens, la mise en ordre naturelle, la qualité idiomatique. On va plus vite et on fait mieux. Dès son entrée dans la profession, le jeune traducteur est confronté aux «urgences»: imprévus, raccourcissement des délais. L'a-t-on préparé à faire face?

A cet égard, les formateurs feraient bien d'explorer les possibilités des appareils de reconnaissance vocale dont Mme Evelyne Fastnacht vous parlera cet après-midi. Etrangement, cette technologie nouvelle - déjà répandue dans tel ou tel grand service européen - semble ignorée dans le monde de la traduction en Suisse. Ne soyons pas en retard d'une technologie: l'examen de diplôme de traduction devrait dorénavant et déjà comporter une épreuve de traduction à vue.

Ces séances de trois heures conduites ainsi tout au long de l'année de diplôme ont un double avantage:

- d'abord, elles familiarisent avec la diversité des situations et des sujets, elles favorisent la souplesse de réaction, l'adaptabilité;
- ensuite, elles offrent le meilleur moyen d'habituer les étudiants au stress et, surtout, de déceler chez eux les raisons de leur stress.

2. Le paradoxe veut souvent qu'en Suisse, dans le secteur public, le responsable du service de traduction ne soit pas un traducteur. La conséquence, c'est que le traducteur est parfois en butte à des critiques plus ou moins justifiées sur ses prestations. Formé de façon trop scolaire, mal armé pour opposer une justification technique, il n'a alors que trop tendance à se lancer dans des explications impressionnistes qui n'ont jamais convaincu personne. Mais qui lui a appris à justifier ses options rigoureusement, scientifiquement, dirais-je même? Pourquoi, en dehors de l'exercice plus ou moins académique qu'est le mémoire traditionnel, ne pas demander de temps à autre aux étudiants de rédiger un petit rapport technique d'une page sur tel ou tel aspect d'une traduction (non littéraire, bien sûr) pour les

préparer tout doucement à rédiger un article? Il faut que les futurs traducteurs sachent qu'ils disposeront, quelques mois déjà après leur entrée en fonction, d'un nombre considérable de matériaux à exploiter, véritables trésors pour la réflexion et la publication, voire pour la recherche. Pourquoi ne pas consacrer de temps à autre une heure de débat à ces mini-exposés et y associer tel ou tel responsable d'un service de traduction connu pour la qualité de ses produits et pour ses exigences raisonnées? Pourquoi ne pas inscrire au programme de dernière année un séminaire de compte rendu oral de lecture d'articles ou d'ouvrages consacrés à la traduction, à raison, par exemple, de 2 heures tous les deux mois? Ces débats dirigés sur des lectures obligatoires auraient pour vertu d'apprendre à surmonter sa timidité, d'aiguiser l'esprit critique, d'élargir l'horizon culturel, d'informer de l'état des réflexions et des recherches en traductologie, d'initier à l'expression orale des idées sur la spécialité: autant d'objectifs à fixer si l'on veut former l'esprit et faire naître - qui sait? - des vocations de formateurs. Beaucoup trop de jeunes qui sortent des instituts de traduction manquent d'ouverture et de maturité intellectuelle. Plus on verra de bons articles signés par de jeunes traducteurs, plus la traductologie y gagnera, plus la profession s'imposera, plus le traducteur acquerra un *savoir-être* qui conditionne le savoir-faire, et plus il sera respecté. Il faut parier, là aussi, sur l'efficacité de la qualité.

Oserai-je dire que je continue à regretter qu'un diplôme universitaire de traduction ne comporte qu'une traduction (à effectuer dans un temps «confortable»), qu'il ne comporte pas aussi un commentaire argumenté d'une partie de la traduction qui sanctionnerait la maîtrise, non seulement technique, mais aussi le niveau et la qualité de la réflexion. Autrement, l'évaluation censée être professionnelle ne porte, au mieux, que sur un exercice de langue.

3. Cette formation polymorphe est d'autant plus indispensable que notre jeune diplômé sera vite appelé à relire les traductions de ses collègues, car le réviseur en titre et à plein temps n'existe plus. Il n'inspirera pas confiance s'il ne peut porter sur la traduction des autres qu'un regard impressionniste; il sera fatalement conduit à imposer ses choix narcissiques et donc, s'il est investi d'une autorité administrative, à faire récrire sans raison valable tout ou partie du texte, en suscitant du même coup des ressentiments contre-productifs. La préparation rigoureuse à la révision et au contrôle de la qualité, là encore avec la méthodologie appropriée, doit faire partie intégrante de la formation. D'autant plus que la révision, pratiquée à la fin d'une de ces séances de 3 heures mentionnées plus haut est propice aux échanges de toute sorte, aux réflexions sur le contrôle de la qualité et sur l'assurance qualité, comme au développement du travail en groupe. Cette solidarité est efficace. L'examen final devrait donc aussi comporter une épreuve d'initiation à la révision.

L'apprentissage du travail en équipe a d'ailleurs son fondement scientifique. Notre cerveau n'est pas autonome: il se structure et s'enrichit en grande partie par l'échange des points de vue, par le débat. La dynamique de groupe est un stimulant de la réflexion. Il a aussi, de plus en plus, un fondement économique avec le partage des connaissances, qui est à la source d'une croissance accélérée de l'entreprise. Les instituts supérieurs de traduction se doivent de sensibiliser leurs étudiants à l'importance des réunions de groupe, au concept de *management du*

capital intellectuel ou *management des connaissances* (*Wissensmanagement*): le savoir comme facteur de production, quand il est un aiguillon. Le savoir accroît la «présence» psychologique, la vigilance, pousse à vouloir plus et réciproquement. Le savoir et le savoir-partager dans l'entreprise, c'est donc la contribution de l'homme à son progrès. Apprendre à penser sa place dans un ensemble, à se (re)mettre en question, à rechercher des réponses globalisantes, à doser son autonomie. Les experts en communication rappellent qu'on est parti des *données*, puis qu'on est passé au stade de l'*information*, qu'on arrive à celui de la *gestion par le savoir*. Les Allemands nous parlent de *freudige Gestaltung der Arbeit*, de *Selbstverwirklichung*, et les Anglais évoquent lointainement le concept de *Wisdom*. Le *management des connaissances* est un effort pour capter, conserver, transférer l'expérience individuelle et collective et la *sagesse* d'une organisation, y compris les savoir-faire tacites qui existent dans la tête des gens et les rendre accessibles et utiles pour chacun dans l'entreprise. Comment s'insère la traduction dans ces innovations conceptuelles traduisant des préoccupations annonciatrices de comportements nouveaux? Cette mutation mérite bien un débat avec les futurs diplômés. Il est grand temps que la profession se déprenne de son obsession du nombre de pages à traduire par jour qui la marginalise pour prendre toute sa place, solidairement, dans les évolutions en cours. Il faut apprendre à partager les savoir-faire, gérer les contenus véhiculés par les réseaux Intranet en termes d'accès et de mise à jour, gérer les relations avec les clients. Informatique et psychologie ont désormais partie liée.

4. Notre jeune diplômé sera aussi très vite confronté à des scénarios de rédaction variés: des tâches de synthèse, de mise en page de documents, de conception publicitaire, de publi-information, de restructuration ou de condensation, de toilettage de textes sensibles. Comment va-t-il donner à la brochure technique, au dépliant vitrine de l'entreprise ou de l'Office, au mode d'emploi, à l'adaptation ludique de documents pour divers médias la dimension communicationnelle voulue dans l'esprit et avec le vecteur appropriés? Bien entendu, il remplira cette mission d'autant mieux qu'il connaîtra les logiciels, et les exigences de son employeur, mais sur quels paramètres se fondera-t-il, s'il n'a pas été initié, par exemple, aux différents types d'écriture dont la vie en société est tissée? Et que dire de la rédaction ou de la traduction de textes pour l'Internet: dépouillement de la forme, structuration de la présentation, position stratégique de mots clés, etc.? L'apprentissage raisonné du multiclilage, c'est-à-dire de la réexpression à géométrie variable, doit faire partie de la formation. Si la connaissance des destinataires et de la situation infléchit les options du traducteur, le contenu de la communication conditionne aussi le choix des techniques stylistiques d'information. Par quoi l'on voit que la traduction a d'abord partie liée à la communication et à la médiologie, et non à la linguistique.

Et encore ceci, à l'intention des traducteurs francophones de ce pays: qu'ils ne croient pas faire du bon travail en se contentant de réexprimer le message de l'allemand dans un français linguistiquement non fautif. Affiches et avis dans les lieux publics sont révélateurs. Quand vous faites la queue dans un bureau de poste alémanique, vous pouvez lire: **Bitte warten Sie hier, bis der nächste Schalter frei wird**, et dans un bureau de poste romand: **Veillez attendre jusqu'à ce que le prochain guichet se libère**. Le «traducteur» s'est manifestement attaché à couvrir la surface conceptuelle de *tous* les mots et a reproduit de l'allemand en français, faisant ainsi une pseudo-traduction entachée

de calque syntaxique (on dit normalement *attendre que...* *Attendre jusqu'à ce que...* n'est pas incorrect, mais il y aurait alors une mise en garde ou l'affirmation d'une échéance impérative absurdes dans cette situation!) et de cocasserie (aurait-on l'idée de se présenter à un guichet qui ne serait pas libre?). Que lit-on dans un bureau de poste français? **Prière de patienter ici** - une option répondant à la sensibilité du francophone et caractérisée par un non-dit d'autant plus expressif. Ce qu'on attend des traducteurs en pareil cas, c'est qu'ils réexpriment le message en le *pensant* en français. Humboldt suggérait que chaque langue possède une forme linguistique interne qui exprime l'univers particulier des peuples qui la parlent, comme s'il y avait un ADN culturel. Il y a une *Denkweise*, une *forme de penser* dans laquelle on pense. Il y a une façon d'être et une communauté de dire propres aux membres de la même tribu.

Oui, le monde a changé, et la traduction, qui a par définition partie liée aux besoins de la société, aussi. Le concept de traduction, ai-je dit, est aujourd'hui polymorphe. On attend du traducteur qu'il joue pleinement son rôle d'agent de la communication, d'acteur social, de gestionnaire linguistique - un rôle qui ne s'improvise pas.

Cet apprentissage au plan de l'écrit doit se doubler d'une création de compétence communicationnelle au plan de l'oral. Je suis frappé par l'incapacité des traducteurs à exprimer clairement leurs difficultés, à exposer en public un aspect de leur profession, à utiliser pour ce faire les supports techniques courants. Là encore, plus le jeune traducteur acceptera de participer à des tables rondes, plus il sera capable de se produire dans les colloques, et plus on l'écouterà, plus il sera respecté et plus il servira sa cause et sa profession.

On aura compris que la reconnaissance du travail de haute cérébralité qu'est la traduction et la création d'un vrai statut du traducteur dans ce pays dépendent des compétences de nature diverse et du profil psychologique acquis pendant la formation: formation de base et/ou formation continue.

Qu'on me comprenne bien: il ne s'agit pas de former des super-techniciens de la traduction pour satisfaire aux exigences parfois, disons, fantaisistes de certains employeurs. Il s'agit de former des acteurs sociaux multilingues, de véritables langagiers possédant le savoir et le savoir-faire, la curiosité intellectuelle, l'ouverture d'esprit qui leur permettront de répondre à des critères élevés d'employabilité et qui leur donnent le goût de l'auto-perfectionnement et l'outillage mental qu'il présuppose.

Qu'on ne me dise pas qu'en appliquant les conseils que j'ai évoqués tout à l'heure, on ne remplirait pas la mission académique. Au risque de paraître caricatural, je prendrai quelques exemples. Le futur médecin auquel on apprend à faire les piqûres, à poser une attelle, à faire un massage cardiaque, le futur juriste que l'on rôde aux études de cas ou le futur économiste à qui l'on apprend à établir des statistiques, à faire un bilan ou une projection reçoivent-ils une formation dévalorisée parce qu'adaptée concrètement aux exigences quotidiennes? Non, parce que tous ces actes ont un fondement scientifique, qui doit être enseigné aussi.

Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les étudiants en traduction si les niveaux de formation, de réflexion et de pratique professionnelle de leurs formateurs sont vraiment supérieurs? Vous aurez compris qu'il faut que les formateurs, quel que soit leur viatique académique, soient aussi des praticiens de qualité. Quand on enseigne la traduction, il ne

s'agit pas seulement de discourir sur ce que doit être le traducteur mais de l'être. La transmission d'un savoir-faire passe par la démonstration: il faut montrer pour apprendre et il faut savoir quoi montrer pour démontrer. On n'enseigne pas la navigation en chambre, la traduction non plus. Il ne faut pas oublier que c'est l'expérience qui est à l'origine de la traductologie, cette approche qui a radicalement changé notre regard sur l'acte et l'activité de traduction. *Tout a commencé avec la théorisation intelligente et rigoureuse, scientifique, des pratiques.*

Voilà en substance ce que je tenais à dire aujourd'hui pour que la Suisse, qui a d'incroyables atouts pour se doter des meilleurs gestionnaires linguistiques, ne soit pas ridiculisée par les documents qu'elle diffuse, mais aussi pour que ces langagiers multilingues de haut niveau y aient un statut reconnu et y soient respectés comme les acteurs privilégiés de la communication interculturelle.